

Conspiration et interstice

Notes sur le terrain vague



L'interstice est un joli mot. Un joli mot qui aurait le potentiel de plaire à tout le monde. Autrement dit, un joli mot qui pourrait ne rien vouloir dire. Nous étions de ceux qui, a priori, se méfiaient de son usage pour qualifier le maintenant très fameux terrain vague d'Hochelaga. Comme s'il y avait dans ce terme quelque chose d'aplanissant, de pacifiant. Quelque chose qui viendrait retirer à cette lutte son caractère conflictuel. Mais c'était plutôt parce que nous-mêmes nous étions égarés quelque peu sur ce « qui se jouait vraiment » au terrain vague. Et qu'il n'avait jamais été question de s'aménager une petite oasis dans le désert, mais plutôt de l'engloutir définitivement.

* * *

La référence majeure en ce qui a trait à l'interstice est aujourd'hui Erik Olin Wright. Dans son livre *Utopies réelles*, il place dans son schéma conceptuel, la *stratégie interstitielle* à côté de la *stratégie de la rupture* et celle de la *symbiose*. L'interstice se distingue pour lui d'une part de la transformation par la rupture, propre à la vieille tradition révolutionnaire, qui vise à produire un mouvement transformant le capitalisme dans son ensemble. Au contraire, la stratégie interstitielle consiste, à son avis, en « un processus de métamorphose dans lequel de petites transformations successives produisent, en s'additionnant, un changement qualitatif au sein même du système social. ». D'autre part, l'interstice se différencie de la transformation symbiotique, propre à la social-démocratie, parce qu'elle garde une « distance avec l'État ». Il n'est pas question d'ajuster les institutions, comme dans la tradition réformiste, mais plutôt d'en gruger le pouvoir - voire d'en élaborer d'autres.

La proposition de Wright fut reprise cette année dans l'ouvrage *Interstices – Esquisse sur les utopies réelles au Québec*. Ce qui est surtout frappant, dans ce livre comme dans celui de Wright, est avant tout l'absence de la question de la conflictualité politique. On y présente tour à tour des « alternatives au système », mais qui fonctionnent précisément dans les paramètres établis par l'État. Le rapport antagoniste entre les initiatives interstitielles et le pouvoir en place s'est comme éclipsé. S'il est, pendant quelques pages,

questions des déboires de jeunes communards, la notion d'interstices signifie essentiellement, dans le reste du livre, de marginales initiatives économiques ou de gouvernance locale. Sans vouloir minorer l'intérêt potentiel de ses initiatives, il est cependant nécessaire de souligner qu'encore une fois, c'est seulement sur le terrain de l'économie ou de la gouvernementalité que nous sommes autorisés à palabrer. Que l'ininitié ne peut être pensée qu'en termes de concurrence entre formes de productions marchandes différentes. Que la communauté ne peut s'expérimenter qu'en étant chapeautée par l'État. Nous avons été à ce point défait que même la possibilité de changer radicalement le monde s'exprime dans les codes du libéralisme.

Il faut comprendre que pour que son schéma fonctionne, pour qu'il puisse arriver à ses conclusions raisonnables, Wright a besoin de tricher quelque peu sur le sens qu'on peut donner à l'interstice. Il ne pourrait pas être question de squat, de zone d'autonomie territoriale ou d'expropriation communale. L'interstice doit rester civilisé. Il est donc plutôt question de s'asseoir, de se voter des règlements, et de se laisser porter par le long fleuve tranquille de l'économie impériale, ou de pagayer à contre-courant.

Présentant la stratégie *intersticielle* de manière si inoffensive, et celle de la rupture comme appartenant au siècle passé, Érik Olin Wright a beau jeu de nous proposer une synthèse des trois avenues, « un pluralisme stratégique assez souple », où la stratégie de la symbiose en sort gagnante. L'interstice n'est plus là que le dindon de la farce.

Le problème de cette conception *mainstream* de l'interstice est qu'elle met de côté le caractère politique et existentiel. C'est-à-dire qu'en fourvoyant le sens de l'interstice, en lui retirant son aspect conflictuel, elle en sape le potentiel révolutionnaire.

*EN VÉRITÉ, L'OBJET DE L'INTERSTICE N'EST PAS
L'ALTERNATIVE, MAIS LA CONSPIRATION.*

* * *

Dans le vaste monde de l'écologie, il existe aussi une version de cette pensée de l'interstice. Il est là question d'aménager des espaces verts, des îlots de fraîcheurs, des zones tampons. L'interstice est pensé comme un outil pour diminuer l'impact de la catastrophe écologique, valoriser un quartier ou maximiser la biodiversité. Comme dans la version économique, l'interstice ne peut exister ici que s'il possède une fonction, que s'il contribue, d'une manière ou d'une autre à la société. Dans le capitalisme avancé, toute chose a le potentiel d'avoir une valeur si elle démontre son potentiel productif.

Le terrain vague d'Hochelaga aurait pu être le lieu d'élaboration de ce genre d'« initiative interstitielle ». Certains ont tenté de le réduire, de lui donner une valeur. Le transformer en parc locatif coopératif, en zone d'économie sociale ou encore en espace naturel, où - bien sûr - il ne nous serait plus possible de mettre les pieds. Ces manières de penser l'interstice ne concordent pas toutefois avec ce qui se déroule depuis quelques années dans l'Est de Montréal. Le terrain vague n'est pas une « utopie réelle » ni une « alternative émancipatrice » et encore moins une « institution mineure ».

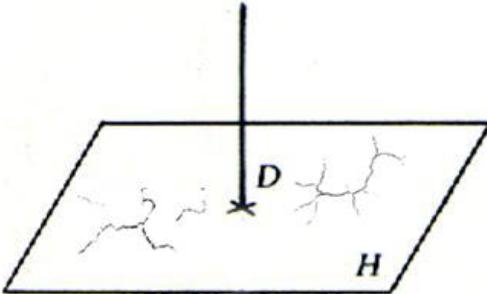
Et pourtant, il se joue quelque chose dans l'interstice du terrain vague...quelque chose d'improductif, mais qui, néanmoins, persiste.

À notre avis, l'erreur principale des conceptions écologiques ou économiques se situe tout d'abord au niveau conceptuel. Les interstices sont toujours pensés comme des craques, des fissures. Des espaces entre deux bâtiments, des pratiques entre deux règlements, etc.

Nous croyons précisément qu'il faille penser les interstices sur un autre plan.

Dans *Comment faire?*, paru en 2001 il est question d'un léger déplacement. Quelque chose comme l'expérience de la

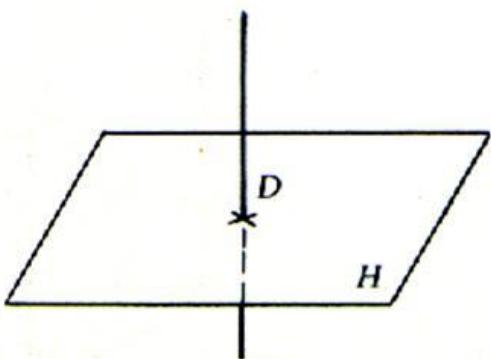
désubjectivation, qui s'opère dans une situation, lorsqu'un « jeu s'insinue entre ma présence et tout l'appareil de qualités qui me sont ordinairement attachés ». Une



distance entre la manière dont je suis au monde - entre ma présence - et les catégories, les codes, les prédictats qui devraient me définir.

« Tout ce qui m'isole comme sujet, comme corps doté d'une configuration publique d'attributs, je le sens fondre. »

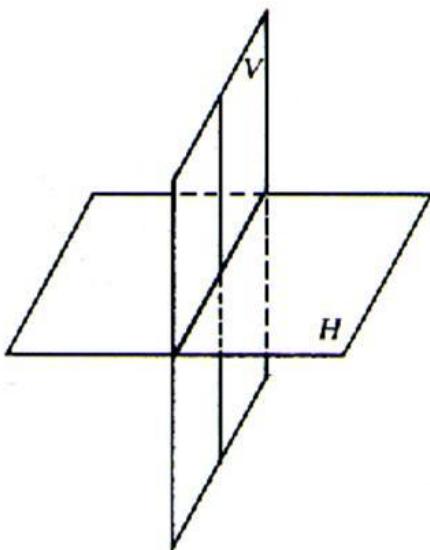
Cet écart, cette distance, en réalité, c'est l'interstice.



S'il est mobilisé là dans un exemple très intime, très personnel, il est vastement généralisable. Il pourrait être question plus largement de tous les décrochages, de tout

ce qui se vit en dessous de la normalité capitaliste. Les usages, les pratiques, les moments, les expériences qui ne correspondent pas aux exigences du dispositif. La distance entre ce qui se vit et ce qui se représente, entre le *fonctionnement normal* et tout ce qui se trafique en dessous, entre les règles officielles et les braconnages sous-terrains - voilà l'interstice.

Non pas un ensemble de craquelures ou de fissures qu'on regarde de haut, sur une carte - un plan horizontal. Mais plutôt sur un plan vertical, comme la distance entre notre présence, ce que nous vivons, ce qui s'organise d'un côté et le monde de la représentation, l'écran social et l'ensemble des dispositifs de contrôle de l'autre. En bref, de tout ce qui conspire.



TROP OBNUBILÉS À PENSER LE DEHORS, NOUS EN AVONS NÉGLIGÉ LE DESSOUS.

* * *

On ferait peu de cas de la conception dominante de l'interstice si elle n'était pas en train de se répandre et de nous contaminer de son impuissance. Partout, c'est la même idée de l'alternative qui se diffuse, « à l'intérieur, mais contre le système », comme pour enterrer définitivement la possibilité de la révolution.

À plusieurs reprises dans son ouvrage, Erik Olin Wright s'exalte ainsi de la quantité de ces « interstices » au Québec. Il en célèbre même le lourd financement public et les institutions de gouvernance qui leur sont liées. Il y a pourtant là contradiction dans les termes. L'interstice, qui devait être « loin de l'État » devient inversement un outil de l'État. Et justement, si le Québec se démarque, c'est bien par son caractère pacifié. Son faible potentiel révolutionnaire. L'économie sociale et solidaire n'est peut-être pas, en soi, un dispositif contre-insurrectionnel, « mais pour acheter la paix c'est la meilleure solution, ça leur revient pas mal moins cher qu'une révolution », chantait un poète du quartier.

Le dernier chapitre de l'histoire de la domination économique, celui du néo-libéralisme, se conclut peut-être même ici par les anarchistes, lorsque Anna Kruzyński nous dit qu'« il n'y a donc pas de moment révolutionnaire ou de grand soir à anticiper, pas de rupture, pas d'abolition de système ». Confirmant la fin de l'histoire

qu'annonçait Fukuyama, elle nous offre en guise de compensation « plutôt un élargissement du spectre des activités économiques ». Comme le disaient des amis : « L'idée se répand selon laquelle l'économie sociale et solidaire pourrait constituer une "alternative au capitalisme". Nous y voyons plutôt une alternative au combat ».

Certains pourraient voir là une mauvaise pièce de théâtre, où se rejouent les débats de la *Première internationale*. Les partisans de l'économie sociale et solidaire viendraient jouer de mauvais prudhoniens, espérant « brûler la propriété privée à petit feu » par l'économique et le social plutôt que par le politique. Auquel cas les socialistes pourraient répondre par l'impératif de se concentrer sur le pouvoir d'État. Mauvais marxistes, ils nous enjoindraient sans doute à une énième tentative pour donner à Québec solidaire un tournant révolutionnaire – et à acheter leur journal au passage. Et nous, pourrions sans doute nous retrouver, au côté de mauvais bakounistes, avec toute l'aura de la première ligne, à jouer les mauvais blanquistes. Mais tentons de faire mieux.



La distance entre notre définition de l'interstice et celle d'Erik Olin Wright n'est à notre avis pas anecdotique. C'est l'allégorie que proposait Robert Migner qui exemplifierait peut-être adéquatement cette distinction : celle de l'aigle et de la grenouille. Comme on le devine, l'aigle a un point de vue de surplomb, une perspective hors sol qui lui procure, sans conteste, de nombreux avantages, mais qui l'empêche de percevoir la profondeur des choses. Ce point de vue, c'est celui de la totalité, celui de la société. *L'œil du maître*. Là où l'interstice ne peut être vu que sur le plan horizontal. Malgré tous ses efforts et ses bonnes intentions, Wright en demeure prisonnier. Notre conception de l'interstice est plutôt celle de la grenouille. À ras le sol, ne pouvant bondir qu'à partir de sa propre situation, certes, mais demeurant tout de même *auprès* des choses. Évidemment, la grenouille est dans le marais, là où ça pue, où c'est vaseux et embourbé. Mais nous n'avons pas eu besoin d'attendre la confirmation des biologistes pour savoir que c'est là où ça pullule, là où ça grouille.

Du point de vue de l'aigle, on pourrait donc dire beaucoup de choses sur le terrain vague d'Hochelaga. Le classer de différentes manières, le faire rentrer dans différentes cases. Mais il ne sera là toujours question que de ce qui peut apparaître sur l'écran social. Le grand spectacle de tout ce qui est représentable, de tout ce qui peut être valorisé. Finalement, ce qui nous distingue de Wright - et de ses adeptes-, est qu'il souhaite rendre l'interstice lisible. Il désire lui

donner un sens du point de vue de la société. Inversement, ce qui nous intéresse dans l'interstice est précisément son caractère d'illisibilité. Wright espère mettre en lumière un certain nombre de pratiques et d'initiatives afin de sauver l'économie, sauver la gouvernance. Or de notre côté, s'il peut nous arriver de nous retrouver dans ce genre de projet, c'est bien plutôt pour nous sauver de l'économie et du pouvoir du gouvernement. Parce que ces initiatives permettent une certaine opacité facilitant la réalisation de nos *opérations*. L'interstice ne sera jamais la coopérative, le centre communautaire ou le territoire défendu, mais il peut bien s'ouvrir dans ces lieux lorsqu'on se dégage des impératifs économiques, des limites de la légalité étatique, du libéralisme existentiel qui nous enferme dans des petites cases : lorsqu'on conspire.

Alors que tout incite à prolonger le long sommeil des corps. L'état larvaire dans lequel toutes les expériences sont médiées par des dispositifs. Où tout ce qui se partage doit être comptabilisé. Où tout ce qui se ressent doit transiter par des écrans. Où tout ce qui se dit et se croit doit pouvoir être représenté et exposé. Où tout ce qui s'invente doit être marchandisé. Alors que tout invite à la poursuite de ce calibrage minutieux de nos subjectivités, il nous faut nous attacher à ce qui se joue *en dessous*. À ce qui est irréductible au point de vue de la société.



Dans les dernières années, de – très mauvaises – critiques du texte *Rattachements – Pour une écologie de la présence* ont circulées à Montréal. Des radicaux urbains ont cru bon de rejouer la stérile opposition ville/campagne, supposant que de vivre dans des coopératives de la petite bourgeoisie anglophone était plus « décolonial » que de vivre en région. Nous laisserons aux marxistes et aux décoloniaux le soin de leur expliquer ce que la vie en métropole occidentale requiert en termes d'extraction de ressources, de déplacements de populations, d'exploitation de la force de travail au Sud Global, etc. Aucune incantation, aucune politique sacrificielle, ne pourra nous expurger du péché de vivre dans un monde colonial et capitaliste. Notre question n'est pas celle de la repentance, mais celle de la révolution.

« Athées, encore un effort si vous voulez être révolutionnaires! »

Ce qui nous intéresse cependant dans ces critiques, c'est qu'une fois encore, l'interstice a été spontanément pensé en terme géographique et non pas existentiel. L'appel à la sécession et au développement d'autres manières d'être, faites dans *Rattachement*, a été reçu par ses détracteurs strictement sur plan horizontal et non pas vertical. Comme si on pouvait réduire à « quitter la ville » une proposition comme celle de « s'attacher à des lieux, y inventer d'autres manières d'être, de nouvelles sensibilités, de nouveaux

rapports à soi et aux autres, qui nous tiennent et auxquels on tient. Apprendre à les défendre, surtout, et depuis cette position nouvelle, nuire inévitablement ».

C'est peut-être la proposition de la commune qui est venue amener un lot de confusion dans la réception du texte, habitués que nous sommes à penser la commune comme l'unité de base des communautés hippies des années 70. Mais la commune n'est pas un groupe de personnes fixe, ni non plus un lieu précis. La commune, c'est une manière de poser les problèmes et d'y répondre, en commun. La commune pourrait surgir au terrain vague. On la sent parfois monter. On la sent bouillir. On se surprend parfois à dire « Nous ». Mais le seuil n'a pas encore été franchi. « La commune c'est ce qui se passe quand des êtres se trouvent, s'entendent et se mettent en jeu » lisait-on dans *L'insurrection qui vient*.

RESTE À NOUS METTRE EN JEU.



La même confusion s'étend à toutes ces différentes « luttes territoriales » dont il est de plus en plus question. Confusion à laquelle, il faut l'admettre, nous avons nous-mêmes participé dans les dernières années. En réalité, aucun territoire ne précède l'usage ou l'exploitation qui en est fait. Territoire de chasse, territoire de reproduction, territoire de sécession, zone d'expansion portuaire, zone à défendre, zone à protéger. Les territoires ne préexistent ni à l'aménagement et au développement que planifient les entreprises ou le gouvernement, ni à la lutte qui y répond. Un territoire n'a pas à être loin de la ville ou à correspondre à un écosystème ou une forêt spécifique. Un territoire est simplement un espace où se déploient des pratiques. Sa superficie est finalement celle des gestes qui s'y développent.

Avec un calme dévoué, c'est somme toute à la même confusion que nous rapporte Lev Gurwitsch dans son *Ébauche à une stratégie révolutionnaire*. Sa critique de la « pensée zadiste », voit dans les différentes luttes de territoires une volonté de se « replier en communauté rurale, d'extraire du territoire, de construire les alternatives en parallèle à l'État ». Un peu comme si la ZAD avait été vécue et pensée comme le présenteraient des spécialistes de la transition socio-écologique, une stratégie interstitielle à la sauce de Wright. De la même manière, on pourrait croire que *Rattachement* ou les *Comités de défense et décolonisation des territoires* (CDDT)

portaient ce projet. Aller à la défense des territoires, à la défense des autochtones ou des communautés allochtones brimées. De trouver de purs sujets opprimés, ou d'intacts objets naturels à conserver. Or le projet a toujours été plutôt d'aller à la rencontre des pratiques conspiratives. Mettre en lien ce qui résiste, tisser des complicités par-delà les fractures coloniales et géographiques. Parue en 2020, la 3^e édition des journaux des CDDT ne se concluait-elle pas d'ailleurs en disant :

« Dans les réserves, les villages et les villes, ceux et celles qui chercheront des complices finiront toujours par en trouver. Entre l'acte et la pensée, la condition de possibilité est la conspiration. »

Là où Lev Gurwitsch voit dans les « communes rurales » ou les « luttes territoriales » un effet de repli, un fantasme autarcique, nous y voyons plutôt l'expression d'une volonté sécessionniste, ouverte et partageable. Un vaste désir de vivre et s'organiser sur un autre plan. Il n'en tient qu'à nous d'en faire *un moment* dans la guerre en cours. De la même manière, malgré tout, le passage en France de la lutte de la ZAD de Notre-Dame des Landes aux Soulèvements de la terre en témoigne assez bien. Les anciens auraient parlé de « dialectique entre la guerre de position et la guerre de mouvement ». Nous parlerons plutôt d'équilibre, dans la construction d'une force politique, entre sa profondeur théorique, ses capacités guerrières et

le développement de ses moyens matériels. À condition, bien sûr, de garder le cap sur l'accroissement de notre puissance et ne pas sombrer dans l'invention d'un « activisme de campagnes » à la campagne.

Ainsi, si le terrain vague est une « lutte territoriale » c'est bien parce que les usages qui y sont défendus sont territorialisés. Que les relations qui sont développées aussi. D'où la difficulté de le limiter précisément sur un plan géographique. Le terrain vague n'est ni le Boisé Steinberg, ni le Boisé Vimont, pas non plus la friche et encore moins le cimetière de Ray-Mont logistique. Le terrain vague n'est pas vraiment la somme de tous ces lieux, mais plutôt ce qui se trame en dessous. L'assemblage de rigolades et de recueilements, de contemplations et de manigances, peut-être pas ingouvernable, mais à ce jour ingouverné. Une pluralité d'usages qui se développent en dessous des dispositifs de propriété capitaliste et de contrôle étatique. Il n'est donc pas question de « repli autarcique » mais plutôt de *déploiement autonome* d'autres rapports au monde. Dans *Le terrain vague n'est à personne*, paru en 2018, on y demandait l'expansion infinie du terrain vague. Notre programme demeure à ce jour inchangé.



La grande chance que nous a offert le terrain vague est finalement d'être absolument banal. Heureusement pour nous, il ne vaut rien. La terre contaminée nous empêche d'en faire un champ. Descendants de colons, nous aurions eu le réflexe, par pure tradition, de le défricher, de le rendre productif, d'en tirer quelque chose. Triste subjectivité hypermoderne, nous aurions voulu qu'il soit *instagammable*. Nettoyer cette inquiétante ruine pour en faire quelque chose comme un paysage de mise en veille *Windows* par défaut. Enfants contrariés de l'asphalte, nous aurions voulu le transformer en site naturel. Nous expulser du peu qu'il nous reste par charité chrétienne, au profit des quotas d'espaces verts protégés du fédéral.

LE TERRAIN VAGUE NOUS A EN FAIT SAUVÉS DE NOUS-MÊMES.

La démonstration la plus évocatrice que cet espace ne vaut rien réside sans doute dans la nécessité de le détruire pour le valoriser. Toutes les propositions sur la table impliquent toujours de le défigurer. Il faudrait enlever et remplacer deux mètres de terre sur toute l'étendue du site pour y installer des serres agricoles. Il faudrait raser le boisé pour en faire une longue route qui pourrait relier plus rapidement les *containers* de pois chiches au reste du néant. Il

faudrait le clôturer solidement pour en chasser les promeneurs et les familles pour en faire un espace écologique protégé. Il faudrait en baliser les sentiers, y ajouter des surveillants, des caméras et des toilettes pour exclure les fêtardes et les amoureux, pour en faire un parc civilisé.

Mais le terrain vague ne vaut rien. Il est même à parier que les différentes espèces d'oiseaux répertoriés y atterrissent comme nous : pour aucune raison. Simplement parce qu'ils aiment bien l'endroit. Qu'ils aiment s'y retrouver. Qu'ils s'aiment peut-être simplement ? Et qu'ils y ont pris leurs aises au fil du temps. Qu'ils font usage de l'endroit, même s'il est un peu dégueulasse. Si les écologistes veulent opérer leur *tournant ontologique*, il leur faudra bien avouer que nous ne sommes tout compte fait pas tellement liés à ces oiseaux migrateurs par l'immense réseau fusionnel fantasmé de relations qui connecterait ensemble tout ce qui existe...mais plutôt parce que nous avons des pratiques en commun, comme celle d'aller perdre son temps au terrain vague.

Si nous nous battons au terrain vague à travers certains usages, notre projet ne se réduit pas à ces pratiques localisées. C'est pour l'Usage que nous nous battons, en tant que principe d'organisation antagoniste et hétérogène au monde du capital. Contre la

séparation décrétée et organisée de la vie et des sources de la vie qui nous produit, au fil des quelques siècles de modernité coloniale, comme de simple *bloom*, ces êtres du déracinement. Nous prenons donc parti dans la *guerre aux usages* dont parle Dalie Giroux qui tente d'empêcher « l'extension indéfinie, proliférante et gratuite, des gestes, des pratiques, des médiations, bricolages, rituels, intercession cosmologique, qui permettent de vivre, de soutenir la vie ».

Non, le terrain vague ne vaut rien et c'est une chance puisqu'il nous force à l'usage : habiter un lieu sans le posséder, passer du temps qui ne se compte pas, prendre soin de ce qui partage notre monde, faire la guerre sans commandant. Expérimenter, par fragment, la *forme commune*. Il y a tout un monde, sous-terrain, mais habité, rempli de choses et de rapports qui ne sont pas réductibles à logique de la valeur, qui sont irréductibles. Le terrain vague nous impose à trouver le sens, à identifier ce qui vaut vraiment la peine, ce qui peut se jouer entre nous, en dessous du monde de l'économie. C'est, finalement, ce que résumaient de distants cousins :

« La contradiction de l'époque, sa charge révolutionnaire, ne se situe pas entre *un projet de croissance infinie et une planète finie*, mais entre un projet global de réduction et le caractère irréductible de toute chose. »

En dessous du monde de la valeur, s'ouvre celui infini du jeu. Pure perte, qui ne prétend à rien d'autre et permet ainsi de retrouver la joie naïve de l'enfance. « La révolte qui vient est la révolte des enfants perdus. Le fil de la transmission historique a été rompu. ». On entend d'ailleurs encore entre les branches les rires des milliers de mauvais coups qui constituent depuis 10 ans cette lutte. Toutes les fêtes et les pique-niques, les conflits et les ébats qui en font un territoire. La rumeur veut à ce titre que ce soit avec le même plaisir enfantin que s'incendièrent les camions de Ray-Mont Logistique, que furent bétonnées ses rails, que furent barricadées tant de fois les entrées ou que sont rouvertes à tous les coups les clôtures de la ville.

Enfants perdus dans une époque sans vérité,
si notre révolte est manifeste, notre triomphe est incertain.
Notre parti demeure encore à construire.

* * *

Dans la défunte et défaite tradition marxiste-léniniste se trouvait un concept, celui de la construction du Parti. Il a été longtemps question, avec, reconnaissions-le, un certain succès, d'aller lors des grèves et des contestations, sur les lieux de travail pour y trouver les « prolétaires à la conscience de classe la plus avancée ». Le travail politique révolutionnaire consistait alors à intégrer ces éléments au Parti, à en faire des cadres qui pourront à leur tour participer à l'élargissement de la force révolutionnaire.

Nous croyons aujourd’hui que notre rôle consiste à contribuer à la réinvention de ce concept de Parti. Non pas en reprendre le fantasme centralisé et institutionnel, mais plutôt en tirer la force d'exigence, la capacité de cohérence. Ainsi, dorénavant, notre tâche est celle d'aller à la rencontre des situations pour voir les potentialités de décrochage qu'elles ouvrent. Les possibilités qui se présentent là où quiconque se dégagent de l'écran social. Nous croyons que le terrain du Parti, l'espace de son développement, c'est celui de l'interstice. L'interstice vertical, ouvert par la conspiration.

C'EST LÀ LE VÉRITABLE PLAN DE CONSISTANCE.

Car il est impossible de nous ranger sagement à côté de ces techniciens de l'alternative. Spécialistes de l'économie post-capitaliste ou agents communautaire socialiste, on nous promet un monde débarrassé des violences du système sans toutefois problématiser la force politique qui pourrait rendre possible un tel monde. Ces théoriciens de l'économie politique font finalement l'économie du politique. Ce qui a rendu possible la modernité coloniale, ce qui permet de préserver la logique du capital, c'est une guerre constante aux usages. Le monde de la valeur se maintient précisément sur la séparation des communautés et des territoires, sur le morcellement de nos êtres en individu devant vendre leur force de travail, sur les dépossessions des moyens de produire et reproduire sa vie – bref sur la destruction des usages. La *paix armée* des démocraties occidentales n'est qu'un moment dans cette guerre qui nous est menée et qu'il nous faudra un jour choisir d'affronter ou de perdre définitivement.

Il n'y a pas si longtemps, c'est au présent que nous parlions du Parti. Nous sommes confinés à n'en parler aujourd'hui qu'au futur, comme une hypothèse. Il nous faut maintenant retourner à la table à dessin, identifier nos erreurs, panser nos blessures, repenser les bases de ce qui suivra. Comment se coordonner, se donner de la consistance, sans perdre le mouvement dans l'institution, sans écraser le sens sous le fonctionnement? Comment densifier les relations, multiplier

les communes, sans se replier sur la bande, sans reproduire la logique groupusculaire ? Comment être rejoignable, audible, sans devenir prisonnier de l'écran social, sans subsister comme opposition autorisée qui légitimise la domination ? Dans la conspiration, la résistance est déjà opaque, diffuse. À nous de ne pas donner à l'Empire les indices pour nous défaire. L'aventure ne fait que commencer.

L'esprit sceptique, attaché au point de vue de l'aigle, ne pourra s'empêcher de nous demander : mais pour quoi vous battez-vous ? Si vous avez un parti, quel est votre projet ? Quel est votre objectif révolutionnaire, votre communisme ?

Et nous répondrons de cette manière :
notre communisme, c'est l'usage.

Et c'est ainsi que s'est ouverte la conspiration des usages.



